

INTRODUCTION

Réarmer la critique par le féminisme. Tel est le dessein de ce livre. Il a pour objet une réflexion sur les conditions sociales du souci des autres, pour problématique une défense d'une morale matérialiste et politique, toujours déjà politique. Mais le souffle qui l'anime, la raison de son existence tient au projet de renouveler et d'acérer la théorie critique par le féminisme. Il ne vise donc pas simplement à corriger ou à compléter celle-ci, à en révéler un angle mort, à l'amender dans ses insuffisances relatives au genre, historiques et actuelles – elle n'est curieusement féministe qu'aux marches de son empire allemand, ce dont témoignent notamment les travaux de Nancy Fraser ou de Jessica Benjamin. Il part au contraire du principe que le féminisme a quelque chose à dire, sur la philosophie morale, sur le capitalisme, ou encore sur les processus de subjectivation *en général*. Il refuse de désertier le général parce que nous en avons été chassées (et tout en le saisissant précisément dans sa tension avec le particulier). Il est porté par la conviction que le féminisme peut et doit modeler le geste critique, que celui-ci s'exerce ou non sur le patriarcat et la domination masculine.

La théorie critique s'absorbe aujourd'hui dans un exercice de justification méthodique, se cherchant obsessionnellement des fondements, monistement organisés autour d'un concept (l'ensemble des phénomènes sociaux devant pouvoir être adéquatement compris et critiqués par le prisme de l'agir communicationnel selon Habermas ou de la reconnaissance selon Honneth, par exemple). Et elle tend à décrire, et à dénoncer dans ses pathologies, un tout social moralement saturé, que ce soit dans le retour à la philosophie de Hegel effectué par Honneth pour y chercher une dimension (potentiellement) morale du marché et une philosophie de l'histoire portant un progrès moral, ou avec le fonctionnalisme éthique de Rahel Jaeggi, qui déplie la manière dont les formes de vie évoluent en se donnant à résoudre des problèmes d'ordre éthique.

Nous revenons ici vers une version plus heurtée, brisée de la théorie critique, celle de Theodor W. Adorno, qui a fréquemment été qualifiée d'aporétique pour cette raison même. Assise sur des emprunts turbulents, volontiers fragmentaire, elle accouche d'une dialectique qui n'est pas un mouvement de balancier réconciliant, et d'une morale minime, négative et négativiste. L'énonciation fréquente de contradictions non résolues, l'impossibilité qu'il prononce de formuler une grande morale, en amènent beaucoup à conclure à l'échec philosophique.

Pourtant son œuvre bénéficie encore de l'aura de la grande philosophie allemande, ce qui la distingue radicalement du discours des théoriciennes¹ du *care*, notre autre ressource théorique ici, qui, féministe, sis bien souvent sur des incertitudes disciplinaires, se donnant invariablement pour objets le pitoyable et le souillé, est a priori inaudible. Raisonner sur le particulier en argumentant contre Hegel, même en prenant des chemins de traverse, ce que fait Adorno dans *Dialec-*

1 Nous faisons le choix de parler au féminin des représentants de la théorie du *care*, puisqu'elles sont, dans leur immense majorité, des femmes, défendant une éthique résolument féministe.

tique négative, n'est pas la même chose que l'aborder à partir du corps d'un vieillard grabataire.

De multiples motifs thématiques et partis pris épistémologiques autorisent toutefois à rapprocher les deux ensembles théoriques, et nous les détaillerons dans le premier chapitre. Le plus saillant d'entre eux est sans aucun doute le thème de la vulnérabilité. Il est d'une exceptionnelle densité dans l'œuvre d'Adorno. Si le mot surgit rarement, ce qu'il recouvre apparaît dans les multiples évocations de vies mutilées dans le monde administré, d'individualités et de collectifs endommagés par la rationalité instrumentale et le pouvoir. La perspective du *care*, qui à la différence de la philosophie d'Adorno, se pose d'emblée comme une éthique, se déploie à partir d'une anthropologie de la vulnérabilité et de la dépendance finement étayée. L'accent y est placé sur la conscience du tort que l'on peut infliger à autrui et sur la notion de responsabilité – par opposition au devoir ou à l'équité – qui implique la capacité à percevoir et à répondre à un besoin ou à une souffrance.

Mais, surtout, et telle est l'hypothèse qui sous-tend cet essai, une même thématique traverse la théorie d'Adorno et les éthiques du *care* en les distinguant des autres théories de la vulnérabilité : la vulnérabilité propre de l'agent moral, du *caregiver*, exposé à des mécanismes politiques et sociaux ou pris dans des formes de vie susceptibles de l'empêcher de percevoir des besoins ou des souffrances, de le retenir d'y répondre ou de l'amener à y répondre de manière inappropriée. Cette vulnérabilité se définit par la menace toujours présente d'une neutralisation sociopolitique des conditions de la morale.

Joan Tronto identifie l'absence de capacité à percevoir et à répondre à un besoin à une « forme de mal »² qu'elle nomme ignorance. Adorno parle pour sa part de « froideur », fréquemment pourvue de l'adjectif « bourgeoise », et qui désigne la faculté de prendre

2 Joan Tronto, *Moral Boundaries. A Political Argument for an Ethic of Care*, New York, Routledge, 1993, p. 127.

de la distance et de se comporter comme un spectateur, sans être affecté par la détresse d'autrui. C'est elle qui a rendu Auschwitz possible³. L'une et l'autre théories s'intéressent à la production sociale de cette ignorance, de cette froideur. C'est ce que nous nommons la fragilité du souci des autres.

En nous appliquant à appréhender celle-ci, nous cherchons à éviter deux écueils. Le premier est la naturalisation de ce souci, vis-à-vis duquel la société ne constituerait qu'une menace, une menace externe. Le second est l'identification des gestes moraux insérés dans des agencements matériels, institutionnels et dans des rapports de force et de domination, avec une morale contaminée dans son contenu normatif, voire introuvable.

C'est dans la mise à distance de ces deux contre-modèles que nous allons chercher à penser, à partir de la philosophie sociale d'Adorno et en l'interrogeant au moyen de certaines idées défendues par les théories du *care*, les ressorts d'une fragilité *sociale* du souci des autres et du geste moral auquel il enjoint, et ses enjeux politiques.

Il ne faudrait pas, sous prétexte de mener cette enquête, prêter une unité exagérée aux théories du *care*, dont les présupposés tenant à la texture des dispositions morales, voire au contenu du mot *care*, varient fortement, de l'essentialisme plus ou moins assumé de Carol Gilligan à la très politique conception de la distribution sociale des responsabilités de Joan Tronto. C'est sous l'aspect de leur sensibilité aux conditions sociales du jugement et de l'acte moraux que nous les abordons comme un corpus unifié.

Par ailleurs, si l'exercice implique de mener une critique féministe de la théorie des dispositions morales d'Adorno, nous n'avons pas l'ambition de nous livrer à un examen global, du point de vue des

3 Theodor W. Adorno, *Dialectique négative*, Paris, Payot (Petite bibliothèque), 2003, p. 439-440.

rapports de genre, de la (fragmentaire) philosophie morale d'Adorno, qui on le sait, rassemble des méditations sur les thèmes de la liberté, de la relation entre relativisme et nihilisme, ou encore de la nature de la Raison. Notre propos est plutôt de mettre en évidence un point aveugle de son analyse sur la fragilité de l'attention à autrui, et de réfléchir aux conséquences théoriques, morales et politiques de la différenciation des mécanismes sociaux qui ordonnent les dispositions morales des hommes et des femmes dans les sociétés capitalistes, en tout cas certaines d'entre elles, que nous rassemblons sous l'expression « souci des autres ».

Avec cette expression, nous visons à forger une catégorie suffisamment vaste pour couvrir des dispositions et des affects divers, pourvu qu'ils recourent une attention aux besoins et aux souffrances d'autrui couplée à une injonction ressentie à y répondre, indépendamment des noms prêtés et des formes favorisées par les courants théoriques qui les ont pensés dans l'histoire, *care*, sollicitude, sympathie, compassion, bienveillance, miséricorde, etc.

Le premier mouvement de notre enquête philosophique sur la fragilité du souci des autres implique de découper dans l'œuvre d'Adorno comme dans les éthiques du *care* les constellations théoriques au centre desquelles se trouve ce souci (chapitre 1). Il permet de confronter, dans un deuxième temps, les causalités et les contours respectivement attribués par Adorno et par les théoriciennes du *care*, aux menaces qui planent sur le souci des autres. Cette mise en conversation révèle le point aveugle de l'approche adornienne : la distribution différenciée en fonction du genre des dispositions morales, et engage à tirer les conséquences de celle-ci sur le plan d'une théorie critique du capitalisme contemporain. Notre forme de vie, tendue par une indifférence généralisée, n'en produit pas moins une attention à autrui compartimentée, limitée à des tâches et à des domaines bien particuliers et impartie aux femmes (chapitres 2 et 3). Un troisième volet de l'étude consiste à penser ces fulgurances morales qui

témoignent malgré tout, de manière fugitive, d'un souci réel pour les autres; il s'agit d'une part de saisir la fragilité propre de sa mise en *actes*, d'autre part de déterminer ce que ces gestes conservent de justesse dans un monde pétrifié par l'inaffectation. En particulier, comment appréhender le contenu moral du *care* effectivement mis en actes, dès lors qu'il se révèle être le produit d'une distribution genrée des dispositions morales, celle-ci étant une condition de possibilité du marché (chapitre 4)?

ENS ÉDITIONS